Titre : **COMBAT DE LA BELLE-POULE** **17 juin 1778** **Et** **COMBAT D'OUESSANT** **27 juillet 1778**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles navales**
Auteur : **CHARLES LACRETELLE**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE 18e SIECLE** **3e Edition, revue et corrigée** **Tome 5** **Chez DELAUNAY LIBRAIRE** **PALAIS ROYAL – GALERIE DE BOIS n° 243** **PARIS** **1812**	Transcripteur : **MFR** Date : **2012**

Ancestramil

COMBAT DE LA BELLE-POULE
17 juin 1778

On apprit, avec des transports de joie, que la guerre avait commencé par le beau combat d'une de nos frégates. **LACLOCHETERIE**, qui commandait *la Belle-Poule*, de vingt-six canons, et un lougre, s'aperçut, le 17 juin, qu'il était près de tomber dans une escadre anglaise : il sut l'éviter ; mais une frégate ennemie, *l'Aréthuse*, vint à sa poursuite. Il osa l'attendre ; refusa la visite qui lui était demandée ; se tira, par la vivacité de sa manœuvre, d'une position défavorable ; répondit au premier coup de canon par toute sa bordée ; soutint pendant plusieurs heures un choc meurtrier ; fut sauvé, par un calme qui survint, de l'approche de deux vaisseaux anglais ; mit en fuite *l'Aréthuse*, évita l'escadre anglaise, et vint débarquer à quelques lieues de Brest. Ce brave officier avait eu cinquante-sept hommes blessés et quarante tués à son bord. Le roi le nomma capitaine de vaisseau.

Son nom et le récit de son combat retentirent dans toute la France ; les Anglais avaient attaqué les premiers. La conscience de Louis XVI fut tranquille. On parut se préparer à une descente en Angleterre, non dans l'espoir de subjuguer les Anglais, mais dans celui de les humilier.

COMBAT D'OUESSANT
27 juillet 1778

Le 8 juillet, la ville de Brest fut témoin d'un spectacle imposant qui avait attiré un grand nombre de spectateurs : c'était la sortie de trente-deux vaisseaux de ligne et de quinze frégates ou autres bâtimens. L'amiral **KEPPEL** venait de rentrer dans Plymouth avec la plus forte des escadres anglaises. Il en sortit le 12, avec trente vaisseaux de ligne, dont sept à trois ponts. Le 23, les deux flottes furent en vue, à trente lieues d'Ouessant, et à une même distance des îles Sorlingues. Deux vaisseaux français s'étaient éloignés et étaient tombés sous le vent de l'escadre anglaise. L'amiral **KEPPEL**, qui cherchait à engager le combat, les fit poursuivre. **D'ORVILLIERS** ne s'inquiéta point de leur salut. On s'observa pendant quatre jours ; on manœuvra pour avoir l'avantage du vent.

La bataille devint inévitable le 27 ; les Anglais voyaient avec étonnement la belle ordonnance dans laquelle leurs ennemis se déployaient : jamais escadre française, depuis un siècle, n'avait offert une disposition si savante. Les deux armées navales occupaient un espace de trois lieues. Le vent soufflait à l'est ; il éprouva différentes variations durant le combat ; les Français étaient d'abord sous le vent. Trois divisions formaient leur ligne. L'avant-garde était sous les ordres du **comte DUCHAFFAUT**. Le **comte d'ORVILLIERS** était au centre, et montait le superbe vaisseau *la Bretagne*, de 110 canons. Un autre vaisseau non moins imposant, *la Ville de Paris*, que commandait le **comte de GUICHEN**, faisait partie de la même division. L'arrière-garde était, ou plutôt paraissait être sous les ordres du **duc de CHARTRES**, qu'un excellant marin, **LAMOTHE-PIQUET**, était chargé de diriger. Il montait le vaisseau *le Saint-Esprit*, de 80 canons. Sa division se composait, en outre, de cinq vaisseaux de 74 et de trois de 64. Comme elle était la plus faible de l'armée française, l'amiral anglais avait conçu l'espoir de la couper par une manœuvre hardie, en portant rapidement sur elle son avant-garde, qui comptait un vaisseau de plus. Le combat s'engage dans cette disposition. Le **comte d'ORVILLIERS** craint de profiter du désordre apparent de la ligne anglaise, dont les vaisseaux cherchent à filer successivement le long de la nôtre. Mais au moment où il voit *le Saint-Esprit* et d'autres vaisseaux de l'avant-garde vivement attaqués et soutenant avec vigueur un combat inégal, il renverse son ordre de bataille ; son arrière-garde devient avant-garde, et passe à son tour sous le vent de la ligne ennemie. Cette manœuvre s'exécute avec célérité et sans confusion. Après un feu très vif, que les Anglais avaient dirigé sur le corps des bâtimens français, et que ceux-ci avaient dirigé sur les mâts, les voiles et les vergues de leurs

ennemis, nombre de vaisseaux de part et d'autre étaient grièvement endommagés : nul n'avait été pris. Les deux amiraux croyaient avoir réciproquement l'avantage du combat, et se proposaient d'en user avec vivacité ; mais tous deux furent trompés dans leurs espérances par l'impossibilité de se faire entendre ou de se faire obéir dans leurs signaux. Le **duc de CHARTRES**, qui d'abord avait engagé le combat avec cette gaieté qui accompagne souvent la valeur française, manqua l'occasion de couper deux vaisseaux de la ligne anglaise. On ne sait si ce fut par inexpérience ou pour avoir cédé à des conseils pusillanimes. **KEPPEL** donna en vain au vice-amiral **PALLISER**, qui commandait l'avant-garde, l'ordre de rengager la bataille ; celui-ci ne répondit rien à des signaux répétés trois fois. *Le Formidable*, que montait **PALLISER**, était le plus endommagé des vaisseaux anglais. Ceux de la même division se tinrent également immobiles. La nuit vint, et dans la journée suivante les deux armées s'éloignèrent à peu près en même temps. L'amiral **KEPPEL** revint à Plymouth, mais il détacha quelques vaisseaux pour établir des croisières. **D'ORVILLIERS** rentra dans la rade de Brest avec toute son escadre, et sans y avoir été contraint par une nécessité impérieuse. La perte avait été faible et presque égale des deux côtés. Les Anglais comptaient cent cinquante hommes tués et quatre cents blessés. Les Français en avouaient un peu plus : aucun de leurs officiers n'avait péri. Le **comte DUCHAFFAUT**, blessé, avait continué de commander la manœuvre de sa division avec une intelligence qui contribua beaucoup au salut de l'armée. Son fils tomba à ses côtés, blessé, comme lui, dangereusement, et la douleur du père ne dérangea point les opérations du chef d'escadre.

Si, dans cette bataille indécise, les Français n'eussent signalé que leur courage, Londres n'en eût éprouvé ni étonnement ni vives alarmes ; mais comment une marine dont le dernier combat avait été la déroute du maréchal **de CONFLANS**, venait-elle de déconcerter les habiles manœuvres d'une marine perfectionnée par trente victoires consécutives ? Voilà ce que les Anglais avaient à examiner avec inquiétude. Sans craindre de donner quelque joie à leurs ennemis, ils reconnurent unanimement que pour eux l'absence d'une victoire devait être considérée comme une défaite.

L'amirauté redoubla de vigilance ; tous les vaisseaux, promptement réparés, se hâtèrent de quitter la rade, et se promenèrent sur l'Océan, où ils étaient accoutumés de dominer ; les uns vinrent au-devant des convois que les ports d'Angleterre attendaient des deux Indes, et les autres interceptèrent les convois de Saint-Domingue et de la Martinique. La cupidité des Anglais satisfaite, adoucit les souffrances de leur orgueil. **KEPPEL** et **PALLISER** portèrent leurs accusations réciproques devant un conseil de guerre qui, au bout de quelques temps, les acquitta l'un et l'autre.

****

Ancestramil